L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 15 JUILLET 1888.

# Pour qu'il l'aime.

I

—Tu une parais triste ce soir ? disait Mme Emilie Tifaine à son amie Jeanne d'Entral. C'est mal choisir son heure que d'avoir les yeux rougis dans la lumière d'un bal.

—Emilie, je suis fatiguée de lutter pour être amusée. Ah ! je suis paresseuse, et je voudrais qu'on m'adorât sans que je fisse un effort pour conserver et perpétuer l'amour.

Languide et les yeux mi-clos, assise sur une causeuse, le visage dans l'ombre mouvante de son éventail, Jeanne d'Entral avait une pose desillusionnée, et laissait, de ses dents entr'ouvertes, s'échapper un doux sifflement de paroles lasses.

—Ma chère, riposta Mme Tifaine, tu es d'une exigence monstrueuse. Ton mari est épris de toi, est soumis à tes caprices, est d'une fidélité touchante, et tu te plains ! De quoi te plains-tu ?

—Mon mari est l'homme le plus inconstant du monde !

—A qui feras-tu croire cela ?

—Je n'ai pas besoin qu'on le croie.

—Il te trompe ?

—Oui.

—Il a des maîtresses ?

—Innombrables.

—Et tu les connais ?

—Mieux qu'il ne les connaît lui-même.

—Jeanne, tu te moques.....

—Emilie, avant huit jours tu les auras toutes vues.

—Mais, alors, cet homme est un misérable, s'écria Mme Tifaine.

—Non, dit avec un fin sourire Jeanne d'Entral, c'est tout simplement un homme.

Elle se leva, traversa le bal dans les vapeurs, les épaules nues et ruisselantes de rayons, vivante exhibition de joyaux, de diamants, de perles, dans le costume le plus délicatement royal, où l'opulence et le bon goût se mariaient pour rehausser sa beauté.

C'était, sur son passage, un long murmure caressant d'admiration obséquieuse et, quand elle dansait, elle semblait emporter dans l'orbe que décrivait sa robe traînante la poussière de toutes les passions autour d'elle éveillées.

Une heure après, Mme Emilie Tifaine la rencontrait dans le retrait d'un boudoir, pâmée et languissante sous les regards du comte d'Entral, qui lui baisait les mains.

—En tout cas, pensa Mme Tifaine, pour un homme qui a des maîtresses, il joue bien la comédie avec sa femme légitime.

II

A quelques soirées de cette soirée, Jeanne d'Entral arrivait si tôt de son château pour dire un bonjour amical à son amie Emilie, qui passait au bois en voiture. Le comte d'Entral accompagnait sa femme, contre cet fond.

Emilie ne put s'empêcher de manifester tout haut son étonnement à voir Jeanne si majestueusement à l'aise sur une bête très nerveuse, et elle témoigna sur la peur instinctive de son amie pour le cheval. Le comte marqua peu de remarques, sinon avec quelle élégance l'amazone était drapée. Puis celles-ci se séparèrent.

Mais, des minutes plus tard, comme la voiture d'Emilie avait tourné, elle aperçut les bras de son cocher serrés à deux, Mme Tifaine aperçut d'abord avec stupeur, puis, une seconde, elle comprit que le cheval avait pris de la tête. Il avait amené soudain entre les traits de son bête.

Désormais, personne ne le connaît.

Et Emilie, pâmée, se laissait aller à un long frisson, tandis que le comte d'Entral disait à son cocher :

—Mon ami, je ne suis pas de ce sentiment que le cheval est responsable de ses actes. Il est, au contraire, le plus obéissant des animaux, et, si vous avez pris, ce matin, le mors aux dents, c'est que vous le lui avez permis.

—Mais, dit-il, je n'ai rien fait.

—Et vous, Mme Tifaine, vous ne vous êtes pas, ce matin, laissé aller à quelque imprudence ?

—Mais, dit-elle, je ne crois pas.

—Et vous, Jeanne, vous ne vous êtes pas, ce matin, laissé aller à quelque imprudence ?

—Mais, dit-elle, je ne crois pas.

—Et moi, dit le comte, je ne crois pas que vous ayez pris, ce matin, le mors aux dents, mais je crois que vous le lui avez permis.

—Comprenez-vous maintenant ? expliqua-t-elle enfin. Je m'arrange de façon à ce que mon mari ne me trompe qu'avec moi-même et je suis toutes ses maîtresses. Sa constance, quand de son attachement succède à toutes les femmes qui sont en elle, femme intelligente ; et sa fidélité, ma chère Emilie, a pour secret ma diversité.

FERNAND LAFARGUE.
(Dans la *Gazette franco-russe* de Paris.)

# La frontière.

Dans la pénombre due aux bougies mourantes, devant un feu sans flammes, que faisait encore un sombre écran, le beau Conrad d'Ess était, dans le coquet boudoir, agenouillé sur un coussin aux pieds de la jeune Thérèse.

—Alors, Conrad, il est bien vrai que mon mari me trompe ?

—Ne vous a-t-il pas donné les preuves ?.....

—Oui, c'est vrai, et n'en parlons plus.

Thérèse tamponna ses yeux, à plusieurs reprises, du coin de son mouchoir de lin batisté, comme pour sécher une bonne fois les dernières larmes.

Elle reprit :

—Et vous m'aimez ?

—Si je vous aime ! s'écria Conrad avec l'emphase d'un jeune premier, mais je vous adore, Thérèse..... Je.....

—Assez, fit-elle, je vous crois, et dès lors ne perdons plus de temps.

Il se recula, surpris de cette victoire, qu'il n'avait pas espérée sans luttes.

—Vous allez faire vos malles, nous partons.

—Partir ?

—Ne m'aimez-vous pas assez pour cela ?

—Je n'hésite pas, Thérèse, je suis surpris.

—Remettez-vous, mon cher, de votre surprise, et dans une heure soyez ici.

Conrad s'éloigna en toute hâte, il n'avait point que minute à perdre. Et lorsqu'elle fut seule, la jolie Thérèse de Prévy se reprit à pleurer.

—Mais je ne l'aime pas, ce Conrad, disait elle ; oh ! je suis méprisable, car j'aime encore Maxime, malgré sa conduite indigne.

Non, assez d'hésitation, mon mari me trompe, eh bien ! je me venge. Le misérable ! comme il jouait la comédie. Deux voyages en quinze jours ! Et quand je lui demandais le but de ces voyages :

—C'est une surprise, ma chérie, que je veux vous faire !

Elle était jolie, la surprise ! Voici la lettre trouvée au cercle par Conrad. Et elle tirait la lettre froissée, la gros se preuve de trahison :

—Mon cher Maxime.

—Les trente mille francs que tu as encaissés chez moi hier seront utilisés comme tu le désires.

—C'est un bijou que vous achetez et que tu planteras en mes sur.

—A bientôt et de tout cœur.

—BIANCHI.

Après tout, murmura Thérèse, pas de colère, en relisant la lettre, c'est un qui l'aura voulu.

Et pourtant, si ce n'était qu'un caprice, qu'une folie ? Si Maxime n'aimait toujours ?

Elle se prit la tête à deux mains, et, après un instant de réflexion :

—Soit, difficile, je mets remèdes au hasard.

Et elle se mit à griffonner le billet suivant :

—Je sais tout, Monsieur, votre odieuse conduite n'est plus un mystère pour moi.

—Je quitte cette maison pour n'y plus revenir. Ce départ ne vous étonnera pas quand vous saurez que la lettre signée de votre doigt a mal tombée entre les mains.

—Toutefois, je veux bien vous laisser une consolation en vous disant que je trouve que l'homme que j'aime, et qui vous ne sera jamais supplanté, c'est le prince de Galles.

—Adieu, Monsieur.

—THÉRÈSE.

Deux coups plus tard, le train 12 emportait Conrad d'Ess et Thérèse de Prévy.

A l'heure où le train 12 quittait la gare le train 13 entrait.

Maxime de Prévy arrivait. Comme il n'avait point prévenu, aucun valet ne se trouvait là ; il prit un fiacre et se fit conduire rue de l'Université, où habitait Mme de Rosenane, une tante maternelle de Thérèse.

A ce nom, suffisant à éveiller de Rosenane, Maxime vit jusqu'à valets tant aux écuries qu'en cuisine l'un d'eux.

Lorsqu'ils aperçurent M. de Prévy, de la, les valets sé dépêchèrent, le cocher sauta prit une expression consternée pour prévenir qu'il Maxime.

—Annoncez moi, je vous prie, à ma tante de Rosenane, dit Maxime.

Le valet me bougeait pas.

—Vous ne m'avez pas entendu, mon ami ? Je dis donc Maxime.

Mais..... monsieur ne sait donc rien ?..... ballottis le domestique.

—Eh bien ! que se passe-t-il ? Votre maîtresse serait elle souffrante ?

—Madame la baronne vient de partir, le cocher n'est pas encore de retour ! Il faut, si vous voulez, prévenir immédiatement monsieur.

—Mais parlez donc ! cria cette fois Maxime.

—La femme de chambre de Mme de Prévy est venue prévenir Mme la baronne du départ de sa maîtresse.

Maxime ne comprenait rien. A ce langage vomi du valet, pointant, il était prêt de gagné, et il sortit précipitamment pour se rendre chez lui. Le même accueil qu'il venait de recevoir chez sa tante l'attendait à sa demeure.

—Où est votre maîtresse ? demanda-t-il à la femme de chambre.

—Madame est partie, répondit sèchement la soubrette, et, pour éviter toute question gênante, elle m'a ordonné de dire Monsieur trouvera peut-être quelque explication chez lui.

Maxime se rendit à son appartement. Dans son cabinet de travail, sur son bureau, il trouva en effet la lettre de Thérèse et le terrible billet signé de « Bianchi. »

—Malheureux ! s'écria Maxime..... pourquoi ne lui ai-je pas tout dit ! Cette surprise que je voulais lui faire a produit de bien mauvais résultats !

Il relut plus attentivement le billet de Thérèse. — Vous ne serez à plaindre que lorsque nous aurons quitté la France.

Et, devant la cheminée, vue de dos, une maritorne écumait le pot-au-feu.

Mme Emilie allait pousser la porte et se présenter, lorsqu'elle se tint immobile, clouée de stupeur.

Le comte venait de déposer un baiser sur la nuque de la cuisinière.

—Ponah ! fit Mme Emilie, ça, c'est trop ! Pauvre Jeanne !

Elle se retirait, écœurée, quand un violent coup de vent ouvrit la porte toute grande.

—Qui va là ? cria la cuisinière en se retournant.

Mme Emilie reconnut Jeanne d'Entral, Jeanne qui, en voyant la stupéfaction de son amie, mit les poings sur les hanches et se tordit de rire.

C'est qu'elle était vraiment gentille à croquer, la femme du comte, avec son tablier blanc à bavette, ses bras nus et jupes courtes, et fort capable d'inspirer une passion nouvelle à son mari.

—Comprends-tu maintenant ? expliqua-t-elle enfin. Je m'arrange de façon à ce que mon mari ne me trompe qu'avec moi-même et je suis toutes ses maîtresses. Sa constance, quand de son attachement succède à toutes les femmes qui sont en elle, femme intelligente ; et sa fidélité, ma chère Emilie, a pour secret ma diversité.

FERNAND LAFARGUE.
(Dans la *Gazette franco-russe* de Paris.)

# La frontière.

Dans la pénombre due aux bougies mourantes, devant un feu sans flammes, que faisait encore un sombre écran, le beau Conrad d'Ess était, dans le coquet boudoir, agenouillé sur un coussin aux pieds de la jeune Thérèse.

—Alors, Conrad, il est bien vrai que mon mari me trompe ?

—Ne vous a-t-il pas donné les preuves ?.....

—Oui, c'est vrai, et n'en parlons plus.

Thérèse tamponna ses yeux, à plusieurs reprises, du coin de son mouchoir de lin batisté, comme pour sécher une bonne fois les dernières larmes.

Elle reprit :

—Et vous m'aimez ?

—Si je vous aime ! s'écria Conrad avec l'emphase d'un jeune premier, mais je vous adore, Thérèse..... Je.....

—Assez, fit-elle, je vous crois, et dès lors ne perdons plus de temps.

Il se recula, surpris de cette victoire, qu'il n'avait pas espérée sans luttes.

—Vous allez faire vos malles, nous partons.

—Partir ?

—Ne m'aimez-vous pas assez pour cela ?

—Je n'hésite pas, Thérèse, je suis surpris.

—Remettez-vous, mon cher, de votre surprise, et dans une heure soyez ici.

Conrad s'éloigna en toute hâte, il n'avait point que minute à perdre. Et lorsqu'elle fut seule, la jolie Thérèse de Prévy se reprit à pleurer.

—Mais je ne l'aime pas, ce Conrad, disait elle ; oh ! je suis méprisable, car j'aime encore Maxime, malgré sa conduite indigne.

Non, assez d'hésitation, mon mari me trompe, eh bien ! je me venge. Le misérable ! comme il jouait la comédie. Deux voyages en quinze jours ! Et quand je lui demandais le but de ces voyages :

—C'est une surprise, ma chérie, que je veux vous faire !

Elle était jolie, la surprise ! Voici la lettre trouvée au cercle par Conrad. Et elle tirait la lettre froissée, la grosse preuve de trahison :

—Mon cher Maxime.

—Les trente mille francs que tu as encaissés chez moi hier seront utilisés comme tu le désires.

—C'est un bijou que vous achetez et que tu planteras en mes sur.

—A bientôt et de tout cœur.

—BIANCHI.

Après tout, murmura Thérèse, pas de colère, en relisant la lettre, c'est lui qui l'aura voulu.

Et pourtant, si ce n'était qu'un caprice, qu'une folie ? Si Maxime n'aimait toujours ?

Elle se prit la tête à deux mains, et, après un instant de réflexion :

—Soit, difficile, je mets remèdes au hasard.

Et elle se mit à griffonner le billet suivant :

—Je sais tout, Monsieur, votre odieuse conduite n'est plus un mystère pour moi.

—Je quitte cette maison pour n'y plus revenir. Ce départ ne vous étonnera pas quand vous saurez que la lettre signée de votre doigt a mal tombée entre les mains.

—Toutefois, je veux bien vous laisser une consolation en vous disant que je trouve que l'homme que j'aime, et qui vous ne sera jamais supplanté, c'est le prince de Galles.

—Adieu, Monsieur.

—THÉRÈSE.

Deux coups plus tard, le train 12 emportait Conrad d'Ess et Thérèse de Prévy.

A l'heure où le train 12 quittait la gare le train 13 entrait.

Maxime de Prévy arrivait. Comme il n'avait point prévenu, aucun valet ne se trouvait là ; il prit un fiacre et se fit conduire rue de l'Université, où habitait Mme de Rosenane, une tante maternelle de Thérèse.

A ce nom, suffisant à éveiller de Rosenane, Maxime vit jusqu'à valets tant aux écuries qu'en cuisine l'un d'eux.

Lorsqu'ils aperçurent M. de Prévy, de la, les valets se dépêchèrent, le cocher sauta prit une expression consternée pour prévenir qu'il Maxime.

—Annoncez moi, je vous prie, à ma tante de Rosenane, dit Maxime.

Le valet ne bougeait pas.

—Vous ne m'avez pas entendu, mon ami ? Je dis donc Maxime.

Mais..... monsieur ne sait donc rien ?..... balbutia le domestique.

—Eh bien ! que se passe-t-il ? Votre maîtresse serait elle souffrante ?

—Madame la baronne vient de partir, le cocher n'est pas encore de retour ! Il faut, si vous voulez, prévenir immédiatement monsieur.

—Mais parlez donc ! cria cette fois Maxime.

—La femme de chambre de Mme de Prévy est venue prévenir Mme la baronne du départ de sa maîtresse.

Maxime ne comprenait rien. A ce langage vomi du valet, pointant, il était prêt de gagné, et il sortit précipitamment pour se rendre chez lui. Le même accueil qu'il venait de recevoir chez sa tante l'attendait à sa demeure.

—Où est votre maîtresse ? demanda-t-il à la femme de chambre.

—Madame est partie, répondit sèchement la soubrette, et, pour éviter toute question gênante, elle m'a ordonné de dire Monsieur trouvera peut-être quelque explication chez lui.

Maxime se rendit à son appartement. Dans son cabinet de travail, sur son bureau, il trouva en effet la lettre de Thérèse et le terrible billet signé de « Bianchi. »

—Malheureux ! s'écria Maxime..... pourquoi ne lui ai-je pas tout dit ! Cette surprise que je voulais lui faire a produit de bien mauvais résultats !

Il relut plus attentivement le billet de Thérèse. — Vous ne serez à plaindre que lorsque nous aurons quitté la France.

Mais de quel côté s'étaient dirigés les fugitifs ? sur quelle frontière quitteraient-ils la France ?

C'était une situation bien cruelle que celle de Maxime.

Et pas un de ses gens ne pouvait le renseigner.

—Madame était partie ! où ? Ils ne le savaient pas.

Pourtant Maxime avait encore un espoir.

La femme de chambre de Thérèse avait immédiatement averti la baronne de Rosenale. Peut-être retrouverait-elle Thérèse avant "la frontière ?"

Maxime se décida pour la Belgique, et le soir même il partait.

Mme de Rosenale n'avait pas lu la lettre laissée par Thérèse à Maxime ; elle ne connaissait donc point la menace.

Que lui importait la frontière ?

Elle était été au bout du monde pour ramener Thérèse à Maxime.

Elle n'alla pas si loin.

A Fontarabie, elle avait rejoint Conrad et Thérèse.

Ils avaient pris le chemin de l'Espagne, et ce pauvre Maxime explorait en ce moment la frontière belge.

—Mais ma tante, disait Thérèse..... Maxime ne m'aime plus..... Maxime me trompe.

—Maxime vous adore, Thérèse, et je vous emmène....

Conrad ne crut pas devoir accompagner les voyageuses qui le lendemain soir, arrivaient à Paris.

Depuis la veille, Maxime, était revenu aussi. Il expliqua à sa tante de Rosenale, qui ne l'avait pas encore prévenu du retour de Thérèse, que cette lettre signée "Bianchi" était de son notaire d'Anjou, un ancien camarade d'enfance qu'il avait chargé de l'acquisition d'une villa qu'désirait Thérèse. Il avait voulu lui causer une surprise et il avait tout perdu.

—Mon cher Maxime, lui dit la baronne, il se peut qu'en ceci tu ne sois pas coupable..... mais reconnais que tu as bien des torts..... Tu aimes trop un cercle, tes chevaux..... et autre chose ; tu t'occupes beaucoup trop de tout cela pour ne pas négliger ta femme.

Pour cette fois, le danger est conjuré ; je te l'ai ramenée.....

Maxime eut un grand cri joyeux :

—Vous l'avez ramenée ?

Et vivement, il ajouta :

—Où les avez-vous trouvée ?

Avaient ils passé la frontière ?

Cette question étouna Mme de Rosenale.

Que pouvait faire à Maxime qu'ils eussent ou non passé la frontière ?

—Mais oui, dit-elle, ils l'avaient passée.

Ils étaient en Espagne.

Alors, furieux, hors de lui, Maxime prononça le mot de vengeance en tendant à sa tante le billet menaçant de Thérèse. Thérèse entrait, elle venait de tout entendre : —Non, Maxime, je te le jure, je n'ai point passé..... la frontière.....

Elle se précipita dans les bras de Maxime.

—Malheureuse dit-il, en la repoussant, vous étiez déjà en Espagne !

—Eh ! bien, mon ami, tu peux me croire, même que nous en étions pas aperçus ; c'est donc absolument comme si nous n'avions pas quitté la France.

Ce ne fut que lorsqu'il eut acquis la certitude que ..... l'autre frontière n'avait pas été franchie que Maxime pardonna à Thérèse, dans la villa même que l'ami Bianchi avait acheté sur les bords de la Loire.

RAPHAEL LIGHTONE.
Dans la *Gazette franco-russe*, de Paris.)

En cour d'assises. Le président interroge l'accusé :

—Vous avez jeté votre femme à l'eau.

—Mon président, c'est vrai. Mais nous nous promenions le long de la rivière, il a subi d'un simple petit mouvement d'impatience.

—Phénomènes et saltimbanques !

Un émule de Vaucanson exhibe un chef-d'œuvre de mécanique, un loup mangeur qui mange et qui digère.

Pendant une représentation on le loup s'enghloutit plusieurs cotelettes, un spectateur facétieux demande à l'impresario.

—Est-ce que votre loup mange aussi des pommes de terre ?

—Oui, mais je ne lui en donne pas, ça le fait engraisser.

Pleine lune. L'autre des nuits se lève, entoure d'un nimbe lumineux.

Cornibulard salue Phœbé avec respect.

—Superbe halo ! dit il à sa femme. Non, mais regarde donc.....

Ah..... Allo..... murmure Mme Cornibulard. Ah ! ça, il y a donc un téléphone avec la lune ?

Deux passants se heurtent dans la rue.

—Butor ! dit l'un.

—Et vous ? répond l'autre.

—Eh bien ! moi aussi ! dit le premier, en continuant sa route.

—La bien mal l'exemple de persévérance illustré d'un journal américain des plus sérieux.

—Une souris vivante tombe dans une grande jatte de lait ; dans ses efforts pour en sortir, elle nage, elle nage, mais en vain ; toutefois, à force de battre le lait par ses mouvements, celui-ci finit par être converti en beurre, et alors la souris peut sauter hors de la jatte et recouvre sa liberté.

Messieurs les cochers
se couchent au voyageur.
—Dadoud, dont venez-vous ! quelle est votre état social ? êtes vous marié, divorcé, quoi ? mais parlez donc voyons.
—Mais..... cocher..
—Ah ! mais, c'est que je n'ai pas l'habitude de recevoir toute espèce de monde sur nos coussins, moi !.....

Le bourgeois est engagé, mais Rossinante ne lui que d'une aile.
—Cocher..... nous n'marchons pas ...
—Dites donc, vous, si vous n'êtes pas content, vous savez..... ça sera bientôt fait ; c'est que j'n'aime pas qu'on m'emblète mon.

Entre un cocher de fiacre et un cocher d'omnibus.
—Tu n'peux donc pas t'ranger, c'est un sapin de trente sous !
—Et toi, t'fais donc toute la rue, avec tes voyageurs à quinze francs le cent !

En hiver
—Comment trouvez-vous ce perroquet là qui a le toupet de vouloir se faire charrier aux buttes Chaumont !..... par c'verglas-là !
—Et tu ne tape pas dessus !

Mlle Berthe a été si méchante, si méchante, que sa maman a dû la corriger sévèrement.

Depuis un quart d'heure, elle boude dans un coin.

Tout à coup, en poussant un soupir :
—Eh ! bon, petite mère, viens m'embrasser. Je te pardonne !

# Pensées et maximes.

Un homme neutre est un homme nul.
JULES SIMON.

La nature donne le génie, la société l'esprit, les études le goût.
DE BONALD.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre.
ROTROU.

Nos adversaires sont souvent nos meilleurs auxiliaires.
FERDINAND DE LESSEPS.

Vous dites, d'une manière charmante, qu'il ne faudrait pas être seule lorsqu'on n'est plus jeune ! Au moins faudrait-il être vieille ! mais on est si longtemps à n'être plus jeune sans être vieille, que c'est là ce qu'il y a de plus pénible ; ce qui me console c'est la rapidité de tout. Le temps passe avec une promptitude effrayante, et, malgré la tristesse des jours, on les voit s'évader comme les eaux d'un torrent.
MME DE CUSTINE.

Les mots techniques sont des médailles qu'il faut laisser au cabinet des érudits.
LAMARTINE.

Il y a des bêtises qu'un homme d'esprit achète rait.
VOISENON.

Il y a beaucoup d'idées nouvelles dans les vieux livres ; seulement les mots déroutent.
DOUDAN.

En politique, nos ennemis sont nos voisins.
PRUDHON.

Dans ce monde, ce n'est pas à la peau que l'on tient, c'est à son habit. Celui qui est tout nu ne tient à rien.
VICTOR HUGO.

Le meilleur moyen de renverser le gouvernement, c'est d'en faire partie.
TALLEYRAND.

L'académie a un grand avantage : grâce à elle, quand on n'est plus quelqu'un, on est encore quelque chose.
CASIMIR DELAVIGNE.

L'ennui est la source de tous les écarts.
MME DE CRÉQUI.

Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant. Un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui irrémédiablement cachés dans un secret impénétrable ; également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.
PASCAL.

Il y a dans la méditation des pensées lointaines, une sorte de bonheur que les méchants n'ont jamais connu : c'est celui de se plaire avec soi-même.
J.-J. ROUSSEAU.

Au commencement du chemin de la vie, les enfants se confient leurs candides impressions, leurs surprises, leurs joies, leurs accidents, comme des voyageurs à leur entrée dans un pays inconnu, prêts à tout parcourir.
NAVIER MARMIER.

Le plus beau songe que puisse faire un souverain, c'est de rêver qu'il est roi de France.
FRÉDÉRIC II.

Je crois fermement, pour ma part, qu'à force de feindre de l'amour, on empêche les gens de mourir.
JULES SANDEAU.

Le monde est un pays que jamais personne n'a connu au moyen des descriptions.
CHESTERFIELD.

Le premier et le dernier mot de guerre civile, c'est un déplacement de fortune.
POUYER.

En ce monde, il y a peu de paroles et beaucoup d'échos.
GOETHE.

Il faut écrire le plus possible comme on parle et ne pas trop parler comme on écrit.
SAINTE-BEUVE.

Ce qui perd un gouvernement, c'est de faire toutes choses, tantôt cela, de promettre une chose aujourd'hui et de la tenir demain. Une fois qu'il a cloué si sa voie, il doit marcher droit devant lui.
BISMARCK.

La foi que Dieu m'a donnée est une fontaine de soutien pour le présent et pour l'avenir, et elle me sert aussi à noyer le souvenir du passé.
GORDON.

Dans les pays libres, les gouvernements sont plutôt à être populaires que justes.
BERNIER LEVIN.

La jalousie est l'art de se faire encore plus de mal à soi qu'aux autres.
A. DUMAS FILS.

Les concessions ne satisfont qu'avant la satisfaite.
MONEL.

Un amateur n'est pas plus la pas que les mais, elles ne font de mariage.
BEAUMARCHAIS.

Un ridicule bien porté devient une originalité.
JULES NORIAC.

Si long en vie, ce n'est pas assez qu'il regne, il faut encore qu'il gouverne.
MOE PERRAUD.

Il n'est pas toujours prudent d'approcher d'un quinquet du dévoir d'à bord.
LÉON GOZLAN.

Instruire, c'est construire.
VICTOR HUGO.

Les mots qui amusent les enfants aux parents, malheureusement, ceux qui amusent les parents aux enfants se brisent.
GUSTAVE DROZ.

Auguste X... pratique l'insouciance des hypocrites au degré que n'avait pas prévu la Bible.
—Je voudrais bien voir ce personnage, s'écria le Vieux Caraïon.
—Il est au Jardin de Paris tous les soirs.
—Maintenant, qui me le désignera ?
—Ah ! c'est bien simple, depuis Anne Boleyn School. Placez vous à l'entrée, à côté de Zidler. Allongez un coup de pied à tous ceux qui rentreront. Le premier qui ne se fâchera pas, ce sera lui.

M. et Mme Champoireau vont déjeuner.
La ménagère vaut de leur servir des œufs à la coque.
Madame en prend un, le brise, y met du sel, trempe une mouillette qu'aussitôt elle rejette.
—Qu'as tu donc ? lui demande son mari.
—J'ai qu'j'ai mis trop de sel.
—Peut-être que la bonne en avait déjà mis, répond Champoireau.

Il est question de l'intelligence de certains animaux :
—Et la tortue, dit le petit vicomte, et voilà une bête intelligente !
—Vous croyez ?
—Je connais fin receveur des postes, de la banlieue qui emploie la sienne pour porter les télégrammes en ville !

# Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la Vigueur des Cheveux d'Ayer est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux lustre si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et commençait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la Vigueur des Cheveux d'Ayer. "Elle arrêta la chute," écrit-il, "et, à ma grande surprise, ils que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance que ceux qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

# Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit : "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête ; mais maintenant, j'ai cré joyeusement mon bonnet, car votre Vigueur des Cheveux en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser ; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. *Je parais dix ans plus jeune.*"

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, pour Mme. O. O. Hescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Jessie H. Bellin, de Bellington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ces cas, on traitera par la Salsepareille d'Ayer ou bien par les Pilules d'Ayer jointes à la Vigueur, peuvent être nécessaires pour donner la santé et ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un soin persévérant et une suite attention à la propreté et à la sobriété.

# Ayer's Hair Vigor,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

Petit Littré tamtamesque :
Mi—Note de musique qui se trouve dans le pain.
Milan—Chanson de proie vivant très surtout en Italie.
Mine—Air du visage d'où l'on extrait du charbon.
Minimum—Homme de toute petite taille.
Moralité—Maure malade.
Morgue—Propriété que l'orgueilleux met à la disposition des noyés.
Mur—Ouvrage de maçonnerie qui est bon à manger.
Murmure—Mur qui voyent.
Navette—Femelle du navet qui sert à faire des filets.
Négrillon—Petit nègre.
Note—Caractère de musique qu'on sale au restaurant.
Nouveauté—Tic qui est tout frais.

Pensées choisies de Briollet :
La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.
Il vaut mieux acheter du miel argent comptant que d'avoir de la cire à l'œil.
Lorsqu'une couleur ne s'accorde pas avec une autre, elle la tue.
Il ne faut pas se mettre le joug des passions par la bouche.
La main du sage est petite. Les fous ont aussi des petites mamans.
Il y a des gens qui arrivent à la fortune d'un seul coup.
Pauvres lapins ! Les voilà bientôt qu'ils servent aux expériences d'artisme. Placés à côté de grosses pièces faisant feu, ils ont été constatés qu'une seule détonation les tuait sur le coup.
Le mouton offre un peu plus de résistance, il faut deux détonations pour le tuer.
Dans un restaurant. Trente degrés au dessus de zéro.
—Garçon !
—Voilà, voilà..... monsieur !
—Un roquefort !
—Bien, monsieur.
Au bout de dix minutes, le client, ne voyant rien venir, s'impatiente.
—Garçon !
—Voilà, voilà..... monsieur !
—Et ce roquefort ?
—Alors, le garçon, d'une voix angélique :
—Mais, monsieur, il faut lui donner le temps d'arriver..... Je viens de l'appeler.
Horrible !

Nous sommes tous des paresseux qui trouvent bien plus simple, au lieu de se déranger, de tâcher de remettre à autrui du soin de nos visites.
La semaine dernière, il dressait une longue liste et la donna à son domestique en lui disant de prendre ses cartes et de les porter aux adresses indiquées.
Le lendemain, le cocher fait demande-t-il à Baptiste, le soir venu.
—Oui, monsieur, il ne m'en reste plus qu'une.
—Et laquelle ?
—Le sapé de pique, monsieur.

Le neptis tient quelquefois lieu de liberté.
CHATEAUBRIAND.

La sottise, la folie et les vices sont partiqué une partie du revenu public.
VOLTAIRE.

Nous sommes comme les livres qui conservent leur nom, mais dont les eaux changent toujours.
FRÉDÉRIC II.

On avance dans le monde moins par les services qu'on rend que par ceux qu'on reçoit.
STERNE.

La dévotion est la probité de l'art.
DIDERO.

La science est la probité du talent.
GRÉARD.

Nos joies sont surtout faites de deux cœurs, ce qu'elles ont de meilleur, c'est le deux.
HENRI CONSCIENCE.

La vie est un mets qui n'agrée que par la sauce.
VICTOR HUGO.

Pour monter, on ne descend en pas !
CASIMIR DELAVIGNE.

Les effets de la faiblesse sont inconcevables, et je maintiens qu'ils sont plus prodigieux que ceux des passions les plus violentes.
DE RETZ.

# BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 14 juillet 1888.

CONDITION DES BANQUES NEW-ORLEANAISES.

| | Recettes | Balances |
|---|---|---|
| Jusqu'à la date de la dernière | $1,008,505 00 | $161,388 00 |
| Même temps la semaine dernière | 1,221,606 00 | 240,366 00 |

MONNAIE ÉTRANGÈRE

| | | |
|---|---|---|
| Doublons mexicaines | 74 | 75 |
| Pièces de 20 francs | 3.90 | 3.95 |
| Souverains | 4.80 | 4.85 |
| Pièces de 10 francs | 7.60 | — |
| Doublons espagnoles | 15.60 | — |
| Doublons portugaises | 15.50 | — |
| Doublons mexicaines | 15.50 | — |
| Pièces de 20 pesos mexicaines | 19 | 19.40 |
| Or de l'Amérique du Sud | 90c par oz | |
| Argent mexicain | 4.60c | 4.75 |
| Or de la Californie | 7.00c | 7.00c |
| Or américain, pièces légèrement rognées | 95c | 97 |
| Or américain neuf | 5.00 d'escompte | |

MARCHÉ DE MONTAIGNE.

Nouvelle-Orléans—L'argent continue à être en assez bonne demande, abondant et facile.

| | |
|---|---|
| Papier accepté | 7 |
| Ac | 8 |
| Prêts sur garanties collatérales | 4 à 5 |
| Time de | 5 à 6 |
| Parler à portefeuille | 7 à 8 |

New York—Taux de l'argent 1 % pour cent.
Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 2 %, consols à 99 11/16 argent en lingots 42¼ U. S. 4 s. 130.
Paris—Vendredi—Rentes, 83.10.

CHANGE.

SAINT-LOUIS—Commercial 96 5/16
Le STERLING est stable.
Continuation de novembre 4.86 — 4.88 ½
Traites de banques 488
obligeantes 488
Les FRANCS sont stables.
Francs de commerce 5.20 ½
Traites de banques 5.18 ¾
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est inactif.
Traites de commerce à 50c. de prime.
Traites de Banques $1.00 de prime.
Les banques tirent des chèques $1.00 de prime pour le bien de collection.

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de la S. O. Stock Exchange.

| Banques. | Valeur | Offre | Demande |
|---|---|---|---|
| Bank of Commerce | 10 | 9½ | 10 |
| Chess & Banking Co | 100 | | |
| Citizens' Bank | 100 | 39 | 45 |
| Germania (national) | 100 | | |
| Germania (Banking) | 100 | 134 | 160 |
| Hibernia National | 100 | 151 | |
| Louisiana National | 100 | 136 | |
| Metropolitan Banking | 100 | 15 | |
| Mutual National | 100 | 127 | |
| N O National | 100 | 525 | |
| People's | 100 | 64 | 65 |
| State National | 100 | 103 ½ | |
| Union National | 100 | 108 ½ | 112 |
| Whitney National | 100 | 175 | |
| **Compagnies d'assurance (Fire).** | | | |
| Crescent | 100 | 35 | 40 |
| Factors and Traders Ins. | 100 | 55 | |
| Firemen's | 50 | 42 | |
| German Ins Co | 100 | 55 | |
| Hibernia Ins | 100 | 64½ | 67 |
| Home Ins | 100 | 74 | |
| Louisiana | 100 | | |
| Merchants' Mutual | 100 | | 50 |
| Mechanics' and Traders | 100 | 105½ | |
| N Orleans Ins Ass | 50 | 14½ | |
| N Orleans Ins Co | 50 | 19 | |
| Sun Mutual Insurance | 100 | | 122½ |
| Southern Ins Co | 100 | | 81 |
| Textonia | 100 | 117½ | 122½ |
| **Chemins de fer urbains.** | | | |
| Carrollton | 100 | 76 | 79 |
| Crescent City | 100 | 63 | 66 |
| Canal and Claiborne | 100 | | |
| New Orleans City | 100 | 102½ | 104½ |
| Orleans | 50 | 38 | 42 |
| St Charles Street | 50 | | 67 |
| **Actions diverses.** | | | |
| Bienville Oil Works Co | 100 | | |
| O U Blackstrap Co | 50 | 32½ | 33½ |
| Imp Bonded Warehouse | 100 | | |
| Jefferson City Gas Light | 100 | | |
| Consumers Ice Co | 100 | | |
| Louisiana Ice Man Co | 100 | 5½ | 7 |
| La Sugar Lottery Co | 100 | | |
| Le Oil Co | 100 | | |
| Louisiana Cemetery Ass | 100 | | |
| N O Gas Light Co | 100 | 79½